Réveillez-vous!

LES SERVICES AÉRIENS OUVRENT DE NOUVEAUX HORIZONS

On peut voyager plus loin, plus vite, moins cher et avec plus de confort

La télévision commerciale en Grande-Bretagne

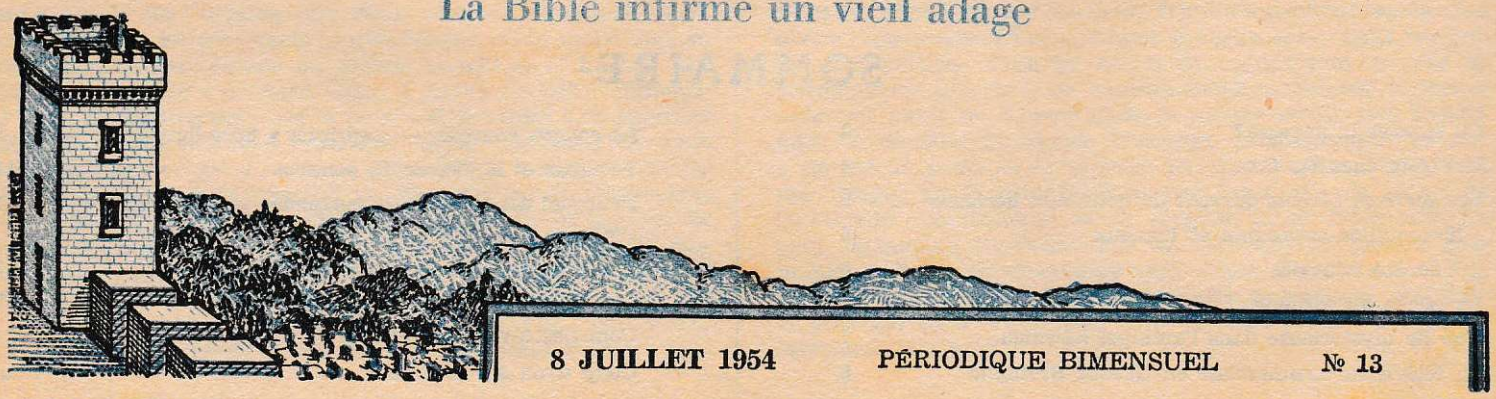
Mais pas « à l'américaine » !

Le coucou coureur

« Sprinter » hors ligne

L'enseignement et l'expérience

La Bible infirme un vieil adage



8 JUILLET 1954 PÉRIODIQUE BIMENSUEL № 13

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

Imprimerie:

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: — 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: — ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: — Alfred Rutimann

Tirage total: 1 250 000 exemplaires — **Le numéro 20 fr. en France, 3 fr. en Belgique, 25 ct. en Suisse**

Langues dans lesquelles ce périodique paraît:
Bimensuel — africaansch, allemand, anglais, espagnol, finlandais, français, hollandais, norvégien, suédois
Mensuel — danois, grec, portugais, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel
Amérique, U. S., 117, Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	60 fr.
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	350 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Les versements devraient être faits au bureau de votre pays et cela en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les payements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels la Société n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. Les montants de l'abonnement dans divers pays sont mentionnés ci-contre dans la valeur monétaire locale.
Une communication pour abonnement venant à échéance sera faite avant la parution des deux derniers numéros de l'abonnement et cela au moyen d'une fiche de renouvellement.
Tout changement d'adresse parvenant à notre bureau entre en vigueur dans l'espace d'un mois. Veuillez nous faire parvenir l'ancienne et la nouvelle adresse.

Awake! Semimonthly — French edition Printed in Switzerland

SOMMAIRE

Où trouver la sagesse? 3
Une fête chez les Ga 4
Les services aériens ouvrent de nouveaux horizons 5
Tranquilles, reposants et luxueux 6
Une ère nouvelle 6
La pêche au saumon 7
Une île mystérieuse dans l'archipel hawaïen 7
La télévision commerciale en Grande-Bretagne 8
Le coucou coureur, — « sprinter » hors ligne 9
Le tabac et le cancer du poumon 11
Pourquoi des millions de personnes vont à l'église 11
« Ta parole est la vérité »
L'enseignement et l'expérience 12
Les Borinquens primitifs de Porto-Rico 13
Connaissez-vous la réponse? 14
Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXII | Berne, 8 Juillet 1954 | Numéro 13

Où trouver la sagesse?

DE NOS jours la vie pose de nombreux problèmes. Pour bien les résoudre il nous faut agir avec sagesse. Mais cette sagesse, où peut-on la trouver?

S'efforçant de répondre à cette question, certain ecclésiastique, le Dr Maclean, doyen de la faculté de théologie à l'Université Saint Lawrence de Canton, dans l'Etat de New-York, déclara devant une assemblée de la ville de New-York qu'« il n'y a pas de tuyau acoustique en liaison avec le ciel » grâce auquel un individu puisse « appeler » Dieu et lui demander conseil et direction. Selon lui, il se vérifie de plus en plus que les observations faites par l'homme, ses jugements, son imagination, ses expériences et l'expérience en général en rapport avec tout ce qui est bien, voilà la porte ouverte vers la sagesse sous toutes ses formes, y compris la sagesse religieuse. Il veut nous persuader que « la sagesse se trouve dans la connaissance des hommes, dans leurs triomphes, dans leurs échecs et dans leurs misères, dans leurs songes, leurs légendes et leurs chants, dans leurs personnalités supérieures, dans l'art, la pensée et la recherche scientifique, dans le trouble même de notre époque — avec ses guerres et ses persécutions ».

Un doyen de faculté de théologie peut sans mal affirmer en philosophe que la sagesse se trouve partout, mais l'individu contraint de se mesurer avec les difficultés du monde est beaucoup moins convaincu de la prédominance de la sagesse. Considérez par exemple le cas du président Eisenhower. S'adressant aux Nations unies le 8 décembre 1953 il déclara qu'il était nécessaire que les hommes « possèdent les faits primordiaux de l'existence dans le monde d'aujourd'hui » et tint à signaler qu'« aujourd'hui les bombes atomiques sont 25 fois plus puissantes que » la première bombe atomique, « quant aux bombes à hydrogène, elles équivalent à des millions de tonnes de T.N.T. ». Bien que l'on puisse envisager « des représailles d'un effet dévastateur », une agression par surprise se traduirait par de « terribles dégâts matériels et... nombre de morts ».

Ne pas chercher à mettre un terme à « cette tendance effrayante à la course aux armements atomiques » ce serait, selon Eisenhower, « confirmer le caractère définitivement sans espoir de l'opinion que deux colosses atomiques sont condamnés à se considérer mutuellement avec malveillance, indéfiniment, par-dessus un monde tremblant ». Le but des Etats-Unis était « de nous aider à sortir de cette chambre d'horreur et d'évoluer vers la paix » et d'« aider à la solution de l'effroyable dilemme atomique, de se consacrer de tout leur cœur et de tout leur esprit à trouver la voie par laquelle le miraculeux esprit inventif de l'homme ne se consacrera pas à sa mort mais à sa vie ». Reconnaissant la gravité de la situation il ajouta: « Mais je sais, avant toute chose, que nous devons commencer à prendre ces mesures MAINTENANT. »

Dans ce cas, ne trouvez-vous pas que l'on chercherait en vain la sagesse de la recherche scientifique et des « personnalités supérieures »? M. Eisenhower, « personnalité supérieure » s'il en est dans l'âge actuel, ne semble pas se tourner vers la recherche scientifique pour trouver la sagesse. En réalité, c'est avec crainte et trépidation qu'il se penche sur le dilemme que la recherche scientifique elle-même a créé. Croyez-vous que l'homme a donné une grande preuve de sagesse en s'enfermant de sa propre initiative dans cette « chambre des horreurs » et dans cet effrayant dilemme atomique? Sans doute l'homme a-t-il franchi la porte du Dr Maclean, atteignant au triste résultat que l'on sait. Il est donc évident que l'homme doit se tourner ailleurs, s'il veut trouver la sagesse. Mais où?

L'homme doit se tourner vers la Parole de Dieu, la Bible. Le plus grand Maître que la terre ait jamais porté déclara à son sujet: « Ta parole est la vérité. » (Jean 17:17). Cette Parole, et elle seule, nous donne une explication plausible de l'origine de l'homme et de la tolérance du mal. Elle révèle son Créateur à l'homme ainsi que les desseins qu'il a conçus à l'égard de ce dernier. Elle définit les justes principes et indique comment trouver la sagesse. Elle abonde en rapports historiques montrant pourquoi telle voie est sage et telle autre insensée. Dans ses livres prophétiques elle attire l'attention sur les jours actuels et trace ce qui constitue la voie de la sagesse dans les circonstances présentes. — Proverbes 3:1–6; Luc 1:17; Matthieu 24:15, 16.

La somme d'informations que la Bible tient en réserve peut nous permettre d'acquérir une grande connaissance, mais connaissance n'est pas synonyme de sagesse. Une personne peut avoir une grande connaissance et cependant être insensée; la connaissance enfle parfois et n'est-il pas vrai qu'une personne infatuée d'elle-même est insensée? (I Corinthiens 8:1.) La connaissance est tout simplement l'un des instruments, bien qu'il soit le plus important, de la sagesse; d'autres facteurs tels que le temps, la force physique et les moyens matériels entrent en jeu également. La sagesse c'est la disposition de tous ces éléments conformément aux éternels principes divins de vérité et de justice.

Les personnes qui modèlent leur vie selon la Parole de Dieu ne souffrent pas de névroses provoquées par quelque cuisant remord ou par suite de frictions professionnelles ou encore familiales. Elles habitent en paix avec leurs compagnons chrétiens, dans un esprit de coopération et non de compétition, ignorant les discriminations raciales et nationales au point de former dans le monde entier une société unie, la société du Monde Nouveau. L'édifice qu'elles ont ainsi formé grâce à la sagesse ne saurait être ébranlé ni par l'appât de la prospérité ni par les coups de bélier de l'adversité. Convaincues de la véracité de la Bible elles ne sont nullement troublées par les menaces de guerre atomique, sachant pertinemment qu'il entre dans le dessein de Jéhovah Dieu de faire exécuter toute sa volonté, d'établir la paix sur la terre, et cela dans un très proche avenir. — Matthieu 24:14, 34.

UNE FÊTE CHEZ LES GA

De notre correspondant à la Côte-de-l'Or.

LE PAYS du peuple Ga s'étend d'est en ouest depuis Kpong jusqu'à Accra, capitale de la Côte-de-l'Or. Chaque année, au moment de leur grande fête religieuse du *Homowo,* les Ga se font un plaisir en même temps qu'un devoir de s'en retourner chacun dans son village ou dans sa ville natale pour être réunis à la tribu de leurs aïeux et autres proches parents.

Le *Homowo* est exclusivement la fête nationale du peuple Ga, fête du souvenir et occasion de réjouissances qui a lieu généralement dans le courant du mois d'août. Elle est la véritable base de la vie de la tribu. La tradition du peuple Ga veut que les morts soient très proches d'eux tous les jours de leur vie. Rappelant les croyances de la chrétienté, le peuple Ga a foi en l'immortalité de l'âme et pense que son sort dépend dans une grande mesure de l'influence invisible de sa parenté de l'au-delà. Si vous êtes agréable aux esprits de vos morts il est probable que vous prospérerez, mais il pourrait en être autrement s'il vous arrivait de ne pas les traiter avec toute la déférence qu'il convient.

Accra, où réside le roi ou *mantse* des Ga, est l'une des premières villes du pays à célébrer le *Homowo.* Au milieu des cris et des roulements de tambours on peut entendre le tintement des calebasses et les sonneries de cors. Les femmes mariées se rendent dans la même localité que leurs belles-mères et dès leur arrivée s'empressent de leur envoyer des bûches. Elles le font pendant trois années consécutives après leur mariage, encore que le savoir-vivre exigerait qu'elles le fassent indéfiniment. Ces bûches sont un symbole de soumission, et la plupart des femmes qui souhaitent rester en bons termes avec leurs belles-mères rivalisent de zèle pour leur en envoyer le gage le plus impressionnant.

Le jour suivant est consacré aux jumeaux. On prépare pour le déjeuner de la purée d'ignames. Avant de se mettre à table, écrit un auteur, « les jumeaux sont dépouillés de leurs vêtements en privé, badigeonnés d'argile blanche de la tête aux pieds et habillés d'une ceinture de bandelettes d'étoffe blanche ». Cette pratique et bien d'autres résultent de la croyance que des jumeaux sont les messagers de quelque divinité et qu'ils étaient des frères ou sœurs dans l'autre monde.

Dès l'aube du samedi, le troisième jour, les maisons de ces gens deviennent de véritables ruches, tellement tout le monde s'affaire aux préparatifs de la fête. Pendant que les femmes s'occupent de la cuisine, les hommes vont noyer leurs soucis dans d'abondantes libations. Aux environs de midi les victuailles sont prêtes mais le signal des réjouissances ne peut être donné tant que n'ont pas été satisfaits les besoins des trépassés. Manger avant ses aïeux serait faire preuve d'un manque total d'éducation et cette témérité pourrait attirer sur le coupable la colère des disparus. Aussi, avant que quiconque ait touché aux aliments, le doyen ou la doyenne de la maison fait le tour de la propriété en aspergeant de rhum une partie de la nourriture à l'intention des aïeux. Pendant que se déroule cette cérémonie on invite à grands cris les parents morts à venir boire et manger. Après quoi on passe à la partie de la fête réservée aux vivants.

Le repas est des plus joyeux. Quand les femmes servent le « plat de résistance », il n'est pas rare que les convives se précipitent pour s'arracher le poisson. Rires et boutades ne cessent de fuser tout le temps que dure le repas. Mais les réjouissances ne se terminent pas avec le repas, elles ne font au contraire que redoubler et l'animation ne cesse de croître d'heure en heure. Dans les bars et autres débits de la ville les libations et les festivités bruyantes se poursuivent jusqu'à dépasser les limites de la raison.

Certains de ceux qui appartiennent au peuple Ga et aussi à la religion « chrétienne » rappellent souvent que cette fête « ressemble par certains côtés à la Fête de Pâque ». (*Daily Graphic,* 23 août 1952.) Pourtant il n'est nullement question dans les Ecritures de l'observance chez les Israélites de telles pratiques consistant à offrir de la nourriture et des boissons à une multitude de dieux.

Des rires aux larmes

De bonne heure le dimanche matin s'élèvent dans les maisons, un peu partout dans la ville, des cris discordants et des lamentations. Pourquoi ces pleurs? Parce que nous sommes parvenus au jour du souvenir, ce jour où les pensées vont spécialement aux morts. Il importe peu depuis combien de temps ils ont quitté la terre des vivants. Ordinairement les larmes rituelles sont versées dans la maison du défunt et cet étalage de douleurs dure jusqu'à l'aube où l'on sèche les larmes pour toute l'année à venir. Quand les pleurs ont pris fin, les gens se rendent visite, particulièrement ceux qui ont nourri à l'égard de tel autre une animosité secrète. C'est alors que les deux parties se réconcilient et cela d'autant plus aisément qu'en général une bouteille de rhum vient faciliter les opérations.

La « mort blasphématoire »

Le peuple Ga pense que les morts assistent à toutes les phases de sa vie quotidienne. Nous avons déjà parlé plus haut de la place que les trépassés tiennent dans la célébration de la fête annuelle du *Homowo.* Et cependant, durant la fête proprement dite personne ne devrait mourir; quand cela arrive le défunt a commis le crime du *Owu Kase,* autrement dit il est coupable de « mort blasphématoire ». Ce décès sera ignoré de tous. Aucune lamentation n'accompagnera le mort si ce n'est les cantiques de *La Kpa.* On considère en effet que ceux qui subissent la « mort blasphématoire » deviennent les esclaves de *La Kpa* et le moindre pleur signifierait que vous n'êtes pas favorable aux désirs du dieu. Toutefois il ne faudrait pas en conclure que cette interdiction de mourir pendant la fête vient du fait que les dieux en général sont hostiles à la mort, mais plutôt parce qu'ils seraient plus enclins à s'occuper du nouveau mort que du reste des vivants. Ils pourraient être dérangés dans leur rendez-vous annuel avec les vivants pour aller « arroser » l'événement avec le nouveau mort. Naturellement le prêtre accepte pour les victimes de la « mort blasphématoire » une indemnité en bonne et due forme selon la coutume indigène, et, comme dans les religions de la chrétienté, ce genre de secours matériel aide le mort, paraît-il, dans l'autre monde.

Etant donné les faits que nous venons de voir, il semble que la fête du *Homowo* soit aussi bien pour les vivants que pour les morts, si l'on se place évidemment sur le plan du peuple Ga qui célèbre cette fête. Mais en y regardant de plus près, en considérant cette fête à la lumière des Ecritures, on voit clairement qu'elle est faite pour les vivants et non pour les morts, car, selon la Bible, « les morts ne savent rien ». (Ecclésiaste 9: 5, *Liénart.*) Quant aux dieux des nations, la Bible ajoute: « Leurs idoles ne sont que de l'argent ou de l'or, — œuvres des mains de l'homme: Elles ont une bouche et elles ne parlent pas, — des yeux et elles ne voient pas, des oreilles et elles n'entendent pas, — des narines et elles ne peuvent sentir; elles ont des mains et ne palpent pas; — des pieds, et ne marchent pas; de leur bouche ne sort aucun souffle, — de leur gosier elles ne donnent aucun son: Puissent leur devenir semblables, ceux qui les font, — tous ceux qui mettent en elles leur confiance! » (Psaume 115: 4-8, *Liénart*).

Tandis que les habitants du pays Ga célèbrent chaque année leur fête du *Homowo,* de plus en plus de personnes de bonne volonté participent chaque jour à une fête d'un autre genre, une fête de réjouissances spirituelles offerte par Jéhovah Dieu au moyen de sa Parole, la Bible. — Psaume 113: 1-5.

Les services aériens ouvrent de nouveaux horizons

On peut voyager plus loin, plus vite, moins cher et avec plus de confort

AUTREFOIS il fallait presque une vie entière pour voyager de Londres à Tokyo; aujourd'hui, installé dans un confortable fauteuil en caoutchouc mousse, on peut effectuer ce trajet en 1800 minutes de vol. En embarquant dans un avion à réaction le vendredi matin à Londres, on arrive à Tokyo à temps pour le petit déjeuner du dimanche. Simple et rapide, n'est-ce pas?

Aujourd'hui, on évalue en minutes les distances entre les grandes villes du monde: Buenos Aires est à 660 minutes de Londres, New-York à 400, Paris à 25, Rome à 135, Le Caire à 285, Johannesburg à 1300, Calcutta à 780 et Brisbane (Australie) à moins de 1500 minutes! Vous pouvez faire votre toilette et déjeuner à New-York, prendre l'avion à 13 heures et atterrir à Los Angeles avant 18 heures. De New-York, il faut moins de 1000 minutes pour atteindre Buenos Aires, les îles Hawaii, l'Alaska, Londres et Paris. En empruntant les services aériens commerciaux déjà existants on peut faire le tour du monde en moins de 5400 minutes!

La moyenne journalière des vols effectués sur les 221 lignes régulières, exploitées dans plus de 140 pays, est d'environ trois millions de kilomètres: quatre-vingts fois le tour du monde! Les réseaux de ces lignes atteignent près de 1 300 000 kilomètres. Des 4500 avions en service régulier dans le monde entier, 30 pour cent volent aux Etats-Unis où, toutes les sept secondes, décolle ou atterrit un grand avion de transport.

En 1951 les services aériens commerciaux transportèrent chaque jour près de douze fois plus de passagers que durant toute l'année 1927, année du vol historique de Lindbergh. En 1941 quatre millions de personnes empruntèrent les voies aériennes alors qu'un demi-milliard préférèrent le chemin de fer, c'est-à-dire que pour une personne qui voyagea en avion 125 personnes voyagèrent par le train. Dix ans plus tard, pour la première fois, les distances parcourues par les avions de transport dépassèrent celles couvertes par les wagons de luxe pullman. En 1952 ces distances augmentèrent encore pour atteindre 55 pour cent du kilométrage couvert par les deux moyens de locomotion. Cette même année, les services internationaux et intérieurs américains transportèrent 28 381 801 passagers sur une distance de quelque vingt-cinq milliards de kilomètres. En 1953, plus d'un tiers des voyageurs entre les Etats-Unis et l'Europe traversèrent l'Atlantique en avion. Les vols transatlantiques connurent même un record de 4106 passagers au cours d'une seule semaine. D'après M. W.-G. Lipscomb, vice-président du service des transports, ce chiffre surpassait le nombre total des voyageurs des deux plus grands paquebots: l'United States et le Queen Elizabeth.

Le transport du fret aérien a atteint des proportions considérables. « Aux Etats-Unis, quatre compagnies aériennes sont affectées exclusivement au fret; homards, meubles, chevaux de course et fruits sont parmi les marchandises transportées », déclare Wilfred Owen, et il ajoute: « Il n'y a pas très longtemps, un avion a atterri à New-York amenant du Siam six éléphants, quatre léopards, deux chats dorés, quatre gibbons, 116 singes de Java et un python de sept mètres. » Récemment, la Royal Dutch Airlines a mis en service une « arche de Noé volante » pour le transport d'oiseaux et d'autres animaux.

Les grandes sociétés anonymes des Etats-Unis estiment qu'elles ont plus de profit à mettre des avions privés à la disposition de leurs administrateurs. Dans les grandes fermes américaines il est courant d'effectuer l'ensemencement et la pulvérisation par avion. Plus de 10 000 avions sont ainsi affectés à ces travaux agricoles. En huit heures un ouvrier aéroporté peut ensemencer 607 hectares ou y répandre de l'engrais ou de l'insecticide. On sème et pulvérise par avion plus de 80 pour cent du riz cultivé dans l'Ouest des Etats-Unis. On compte environ 18 000 appareils réservés exclusivement à des usages professionnels.

Une affaire valant des milliards de dollars

Avant la Première Guerre mondiale, les placements d'argent dans l'industrie aéronautique totalisaient à peine quelques milliers de dollars. Aujourd'hui, à la Bourse de New-York, les actions des compagnies de transport aérien et des usines d'avions se chiffrent à 1 111 917 234 dollars plus 38 250 000 dollars en obligations. Ces sommes astronomiques ne représentent cependant qu'une partie de tout l'argent investi dans la fabrication d'avions et le transport aérien, le total étant en réalité de près de quatre milliards de dollars. Seule la fabrication d'automobiles fournit plus de travail que cette industrie relativement nouvelle qui occupe plus d'un million de personnes. Les services réguliers de transport aérien emploient près de 100 000 personnes.

Cette prospérité a des répercussions dans d'autres domaines, car l'aviation utilise des quantités toujours plus grandes de matières de toutes sortes. L'équipement de dégivrage d'un grand avion pourrait chauffer 120 maisons de cinq pièces, et les fils électriques de l'appareil suffiraient à équiper 280 maisons de la même grandeur. La force motrice égale celle de 400 automobiles ou de neuf locomotives. En 1951, les services aériens internationaux et intérieurs des Etats-Unis ont utilisé près de 2 500 000 000 de litres d'essence et plus de 24 000 000 de litres d'huile. L'avion à réaction Comet consomme environ un litre de kérosène par seconde et un quadrimoteur ordinaire 63 centilitres d'essence par seconde. Un appareil supersonique à propulsion par fusée consomme chaque seconde non moins de 12,6 litres de carburant. Un moteur à réaction de 3,65 mètres de longueur engouffre trois tonnes d'air à la minute. Un avion de transport doit porter une quantité d'essence suffisante pour lui faire faire au moins quinze fois le tour de la terre.

La sécurité avant tout!

On a fait d'énormes progrès en ce qui concerne l'aménagement et la sécurité des appareils de transport. Les statisticiens évaluent la sécurité en comparant le nombre d'accidents mortels au kilométrage. Aux Etats-Unis, en 1941, sur 100 000 000 de kilomètres-passager parcourus, on comptait 1,43 personnes tuées; en 1942 on en comptait 2,3. En 1951 le nombre d'accidents était descendu à 0,8 et en 1952 à 0,25. Ces chiffres signifient qu'en 1952 « plus de 25 000 000 de passagers volèrent sans accident. Entre 1948 et 1952, la moyenne annuelle des accidents mortels sur les lignes aériennes intérieures des Etats-Unis était de un pour 152 000 000 de kilomètres-passager. En 1952 l'avion était un moyen de transport sept fois plus sûr que l'automobile ».

Jerome Lederer, directeur de la Flight Safety Foundation, (fondation pour la sécurité aérienne) attribue cet excellent résultat uniquement à l'attention méticuleuse accordée à tous les détails. On dispose d'appareils capables de déceler une fissure de 0,000 001 27 mm de profondeur dans un métal. Le conditionnement d'air élimine de l'air tous les corps étrangers susceptibles d'altérer la précision des instruments. Les appa-

reils de dégivrage, les détecteurs de fumée, les avertisseurs et extincteurs d'incendie, la radio et le radar contribuent à la sécurité des passagers et de l'équipage. Pour parer à toute éventualité, un gros avion de transport possède deux pilotes, deux séries d'instruments, deux appareils de radio et deux groupes de génératrices. Si l'un tombe en panne, l'autre le supplée. Il transporte un supplément de carburant qui, le cas échéant, lui permettrait d'atteindre un aéroport plus éloigné et un deuxième supplément pour pouvoir survoler le champ d'aviation pendant 45 minutes. De temps à autre, les pilotes doivent subir un examen médical; ils ont également pour devoir de se maintenir au courant des progrès de la navigation aérienne. On vérifie régulièrement les moteurs. Bref, on prend toutes les précautions possibles pour éviter des accidents par suite de défauts d'ordre technique ou de défaillances humaines. Pendant cinq ans de vol la Braniff International Airways n'a eu à déplorer aucun accident mortel parmi ses passagers ou ses équipages. En 1952 ses appareils couvrirent 690 082 400 kilomètres-passager.

Tranquilles, reposants et luxueux

Les services aériens mettent tout en œuvre pour satisfaire le public dans son désir de sécurité et de luxe. Les avions sont spacieux et artistement décorés. Les fauteuils sont conçus pour le plus grand confort des passagers. Les cabinets de toilette sont bien aménagés et suffisamment grands pour contenir cinq ou six personnes à la fois.

Dans les *stratocruisers* Boeing à deux ponts, les passagers peuvent se promener: les ponts communiquent par un escalier en spirale. Ils disposent d'un bar et de couchettes plus longues de 18 cm et plus larges de 5 cm que celles des wagons-lits du chemin de fer. Et tout cela à huit mille mètres d'altitude!

Dans la cabine, un système de conditionnement d'air et de climatisation renouvelle l'air toutes les quatre-vingt-dix secondes, le chauffe ou le refroidit, le filtre, élimine les odeurs, les fumées de cigarettes et les courants d'air et assure une température uniforme d'environ 22 degrés (même quand la température extérieure est de 50 degrés au-dessous de zéro). D'autres appareils effectuent le dégivrage des fenêtres. Un *stratocruiser* produit assez d'électricité pour tous les besoins de quatre-vingts maisons de cinq pièces. La pression normale est maintenue partout et la capacité frigorifique des appareils pour le refroidissement de l'air égale celle de 340 frigidaires domestiques.

Entre autres raffinements, vous pouvez obtenir des repas complets de première qualité. En 1953 l'American Airlines servit 3 000 000 de repas, ce qui signifie que chaque jour 5300 litres de café coulèrent des robinets des récipients spécialement construits à cet effet et que l'on servit, à quelques kilomètres d'altitude, près de 2000 kilos de viande chaude cuite au préalable sur terre.

Les tarifs

Une question se pose pourtant: Que coûte tout ce luxe? Un voyage en première classe dans les airs ne coûte pas plus cher qu'un voyage en première classe sur terre ou sur mer, parfois même moins. On a récemment introduit des innovations dans le domaine du voyage aérien, telles qu'achat de billets à crédit et prix spéciaux pour le tour du monde. A New-York, par exemple, on offre un voyage d'agrément de sept jours aux Bermudes. Le voyageur ne verse même pas d'acompte. Les paiements s'échelonnent sur dix mois, le premier étant de 23,75 dollars et la note totale de 222,93 dollars. Outre le prix du billet cette somme comprend les frais de logement dans un hôtel de première classe (au choix du client), les repas, la visite des lieux intéressants et le transport entre l'aéroport et l'hôtel.

La Pan American Airways offre un voyage de 16 jours autour du monde pour 1564 dollars. On passe quatre-vingt-dix heures en l'air, c'est-à-dire moins de quatre jours. Les douze autres jours sont réservés à la visite d'endroits enchanteurs tels que Beyrouth, Calcutta, Manille, les îles Hawaii et Paris. Naturellement, si le voyageur dispose d'un an pour faire le tour du monde, cela peut s'arranger sans majoration du prix du billet.

Une ère nouvelle

L'aviation commerciale a fait de rapides progrès depuis le 19 mai 1918, jour de sa naissance. Elle est aujourd'hui au seuil d'une ère nouvelle, celle de l'avion de transport à réaction. Le *Comet* anglais n'est pas vraiment ce que l'on appelle un gros avion. La cabine contient 44 places disposées deux à deux de chaque côté d'un passage central, plus un compartiment pour quatre personnes. La plupart des *stratocruisers* peuvent transporter un nombre de passagers trois fois plus grand. Mais lorsqu'on s'installe dans le fauteuil inclinable du *Comet* on sent que le voyage va être un réel plaisir.

Pendant qu'on contemple les ailes dépourvues d'hélices, les moteurs s'animent. Mais, au lieu des crépitements violents d'un moteur à explosion, on n'entend que le doux ronronnement d'une dynamo et l'on note immédiatement l'absence de la vibration caractéristique des avions de transport classiques. Pour éviter une consommation de carburant inutile, le *Comet* gagne immédiatement la piste d'envol. Dès l'entrée les moteurs accélèrent pour atteindre une vitesse maximum de 10 250 tours-minute. On desserre les freins et l'appareil fonce en avant, puis s'élève à plus de 600 mètres à la minute. C'est en traversant les couches de nuages qu'on se rend compte pour la première fois de la vitesse de l'ascension; on ressent la même impression que dans l'ascenseur d'un gratte-ciel newyorkais. En dix minutes on se trouve à 6000 mètres d'altitude et l'avion continue à monter pour atteindre 12 000 mètres une demi-heure environ après le décollage. Le monstre élancé s'engage alors dans le vol horizontal.

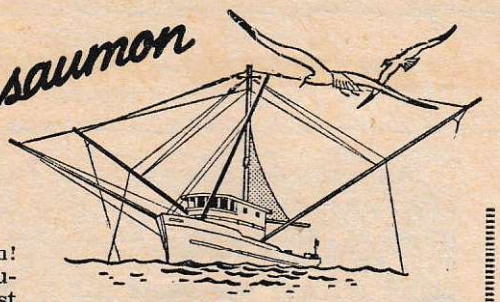
La terre, à douze kilomètres plus bas, est enfouie dans une mer de nuages floconneux. Au-dessus et autour de l'appareil s'étend l'espace infini. A cette hauteur aucune particule de poussière ne réfracte la lumière de sorte que le ciel est d'un azur profond. Les effets de couleur sont frappants. Dans cette étendue infinie on éprouve un étrange sentiment d'éloignement en même temps qu'une intense joie de vivre. C'est pourquoi tout le monde est aimable. On ne ressent aucune secousse, aucune oscillation, aucune vibration. Le *Comet* semble être équilibré, immobile dans l'espace; toutefois, il file à 800 kilomètres à l'heure. Dans ce « monde nouveau » de l'avion à réaction, lire, écrire et converser sont choses des plus aisées. La descente commence à quelque 300 kilomètres avant d'arriver à destination. Que disent les passagers de ce vol à une altitude de 12 000 mètres et à la vitesse de 13 kilomètres à la minute? L'un d'eux, interrogé, déclara: « Là-haut règne un calme absolu. On ne voudrait plus redescendre. »

L'avion ne vous permet pas d'admirer la nature

Bien que les avions de transport à réaction aient séduit le monde et excité son admiration, il reste néanmoins des recherches à faire pour leur donner la sécurité voulue. En outre, aucun avion ne permet d'apprécier les merveilles de la terre. Vous survolerez, de bien haut et sans rien voir, la vaste étendue des forêts ou l'imposante majesté des hautes montagnes couronnées de neige; vous ne connaîtrez pas la solitude du désert ou l'effrayante beauté des rapides et des chutes d'eau; vous ne pourrez respirer l'odeur suave et délicate des fleurs des bois, ni jouir du calme apaisant des grands arbres, et vous ne pourrez goûter les chants mélodieux des oiseaux ou apprendre à reconnaître les cris des bêtes sauvages.

Les *stratocruisers* luxueux se contentent de vous prendre et de vous déposer. Loin de célébrer les œuvres transcendantes de Jéhovah Dieu, ils tendent plutôt à exalter les œuvres de l'homme. L'avion est un moyen de communication et de transport merveilleux et rapide. Mais pour apprécier pleinement notre planète il faut fouler son sol, le voir, le toucher, sentir ses odeurs et entendre ses chants. C'est pourquoi, sans dédaigner les moyens de transport rapides parfois nécessaires, nous nous contenterons en général de voyager plus bas et plus lentement, afin d'apprendre à connaître les beautés de la terre et à louer Jéhovah Dieu, leur Créateur.

La pêche au saumon



De notre correspondant au Canada

« BONJOUR patron! Où les as-tu trouvés aujourd'hui? » C'est un pêcheur qui en hèle un autre dont le bateau, gréé de hauts mâts, se glisse doucement vers son poste de mouillage. « Dans le détroit à 25 kilomètres vers le large; il y a justement une montée et j'ai fait bonne pêche. » Les conversations vont bon train car l'un après l'autre, les bateaux reviennent des pêcheries, tous chargés jusqu'aux plats-bords de saumons luisants et argentés dont les pêcheurs sont fiers à juste titre.

Le pêcheur de saumons de la côte occidentale canadienne mène une vie libre et passionnante. Il n'est pas soumis, comme le pêcheur au filet à certaines limitations quant au temps, aux lieux et aux conditions atmosphériques. Il se rend à l'endroit de son choix et jette ses lignes à son gré. Son plus grand souci est l'humeur capricieuse de sa proie, qui ne se laisse pas toujours tenter par la lueur brillante mais funeste des cuillers. Le pêcheur de saumons doit être prévoyant, ingénieux et toujours vigilant s'il veut que le poisson avale l'hameçon.

Sa journée commence bien avant l'aube car il doit jeter ses lignes au lever du jour, quand les saumons se mettent en quête de nourriture. Après avoir levé l'ancre, il semble avancer à l'aveuglette dans l'obscurité, contournant des récifs, traversant des passages étroits et si difficiles que seul un navigateur expérimenté parvient à les franchir. La moindre imprudence provoquerait une catastrophe! Mais il doit arriver tôt à la pêcherie, aussi perd-il peu de temps à hésiter.

Toute la journée, il va et vient dans les eaux où foisonne le poisson. Un endroit est-il épuisé, il en essaye un autre, cherchant, sondant, avec patience car la persévérance et la vigilance sont le prix du succès. Si la mer est calme son travail est agréable. Mais parfois le brouillard l'enveloppe de toutes parts, ou bien la pluie tombe en trombe et la mer se déchaîne. Le pêcheur de saumons doit alors, de toutes ses forces, résister aux éléments.

Quand la tempête fait rage, et que les vagues déferlantes mugissent, on voit son bateau ancré dans un havre protégé ou amarré à un quai. Peut-être se repose-t-il pour compenser les longues heures de travail qu'il fournit quand les conditions sont favorables à la pêche. Le pêcheur est rarement oisif. Il se prépare pour la prochaine sortie en nettoyant, en astiquant et en peignant son bateau. Il profite de ce répit pour épisser les lignes, inspecter le gréement, vérifier les moteurs et faire reluire les cuillers comme un miroir. Rien n'est trop brillant pour entraîner le saumon à sa perte, perte qui signifie le profit du pêcheur. C'est bien une question de vie ou de mort, tant pour le pêcheur que pour le poisson.

Le bateau de pêche moderne est spacieux et confortable. Entièrement mécanisé, il possède un moteur puissant, un pilote automatique, un sondeur et parfois même un appareil de radar, tous instruments qui contribuent à son efficacité et à sa sécurité. La cuisine spacieuse, munie de fourneaux à pétrole, est bien approvisionnée en aliments. Le poste de l'équipage n'est plus un trou exigu sans air et infesté de rats, mais une cabine bien éclairée et agréable, où l'on n'a pas honte d'inviter ses amis. Bon nombre de pêcheurs prennent leur femme avec eux pour la saison et elles aussi deviennent bientôt des marins habiles. Le pêcheur de saumons est son maître. S'il a besoin d'un jour de congé il n'a pas de permission à demander. Il n'a pas de comptes à rendre à un patron, et ne doit pas se pointer à l'arrivée et au départ.

Il peut explorer onze mille kilomètres de côte (sans compter les îles) depuis le Détroit de Juan de Fuca jusqu'à l'Alaska, évoluant dans un décor grandiose qui ferait la joie d'un artiste. Certains pêcheurs de saumons ne s'éloignent pas beaucoup de leur port d'attache mais d'autres se plaisent à vagabonder, séduits par les grandes distances et l'inconnu.

Ces aventureux, vaquant à l'occupation de leur choix sur les flots, font penser aux témoins de Jéhovah qui, eux, se tracent une route à travers la mer agitée de l'humanité. Car ce sont des « pêcheurs » d'hommes de bonne volonté!

Une île mystérieuse dans l'archipel hawaïen

De notre correspondant aux îles Hawaii

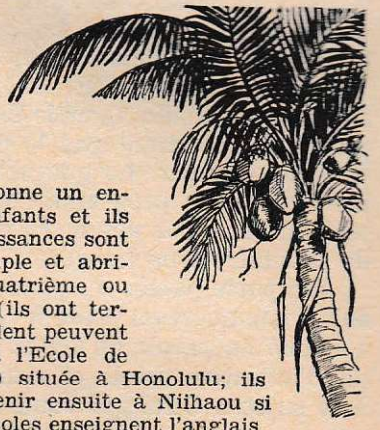
ON A peine à croire que de nos jours, il existe encore un endroit où l'on ignore l'électricité, le cinéma, les tribunaux, la police, et les chiens; un endroit où personne ne fume ni ne boit. Aussi étrange que cela paraisse, tel est le cas pour les habitants de la petite île de Niihaou, septième en grandeur dans l'archipel hawaïen.

L'histoire de cette île remonte à l'époque du roi hawaïen Kamehameha IV, qui persuada une certaine dame, Elizabeth Sinclair, de s'y établir. C'était une veuve qui se rendait de Nouvelle-Zélande en Colombie britannique; elle acheta l'île de Niihaou pour dix mille dollars en or, et s'y fixa en 1863.

Une de ses filles épousa un certain Robinson, et celui-ci entra en possession de l'île. Jusqu'à nos jours elle est régie par la famille Robinson qui s'est efforcée de garder Niihaou aussi hawaïenne que possible, espérant ainsi en écarter les maux qui affligent le blanc. On a cependant été obligé récemment de faire certaines exceptions, et de laisser entrer des visiteurs ayant à traiter des affaires nationales ou territoriales. Grâce à cette politique d'isolement, l'île de Niihaou possède actuellement la plus grande colonie d'Hawaïens pur sang. Au dernier recensement, on y comptait 56 familles (environ 200 personnes) administrées par ce qui est probablement la dernière baronnie féodale des Etats-Unis. (Depuis 1898, Hawaii est un territoire extérieur des Etats-Unis.) Le mystère entourant Niihaou est d'autant plus profond que, selon la légende, personne ne peut la visiter et quiconque la quitte sans autorisation ne peut y retourner. En réalité, les habitants peuvent recevoir des invités; pour le transport de ceux-ci, ils s'arrangent alors avec « la famille ». Mais pour les curieux, la réponse suivante est invariable: « Accès interdit. »

La superficie de l'île est d'environ 190 kilomètres carrés. Le côté oriental assez montagneux, est bordé de falaises s'élevant à 365 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'île étant dépourvue de sources, hommes et bêtes consomment de l'eau de pluie que l'on recueille dans des réservoirs.

Les habitants de Niihaou mènent une existence simple et tranquille; ils ignorent la plupart des maux de la civilisation. Les hommes s'adonnent à l'élevage de vaches à cornes courtes, de mérinos et de chevaux arabes. Tous les quinze jours des sampans livrent le courrier et l'approvisionnement à un dépôt.



Quant à l'instruction, on donne un enseignement élémentaire aux enfants et ils apprennent l'anglais; ces connaissances sont suffisantes pour l'existence simple et abritée qu'ils mènent. Après la quatrième ou cinquième année, ils sont *pau* (ils ont terminé les cours). Ceux qui le veulent peuvent faire des études supérieures à l'Ecole de Kamehameha (pour Hawaïens) située à Honolulu; ils reçoivent l'autorisation de revenir ensuite à Niihaou si tel est leur désir. Bien que les écoles enseignent l'anglais, l'hawaïen reste la langue courante que tout le monde parle à la maison.

Malgré toutes ces précautions, « la famille » n'a pas réussi complètement à empêcher la civilisation moderne de s'infiltrer dans l'île. Lors de la Seconde Guerre mondiale il paraît qu'un certain commandant a dû menacer de faire évacuer Niihaou afin d'obtenir de « la famille » qu'elle permette au Corps du génie d'installer le téléphone pour relier l'île au reste du monde. Avant l'apparition du téléphone, on allumait de grands feux pour appeler le médecin et le dentiste d'urgence!

Beaucoup de personnes, entraînées dans le tourbillon de la « civilisation » envieraient peut-être l'isolement de cette petite île, mais l'isolement n'est pas le secret du bonheur. Le vrai contentement réside dans l'espérance certaine de conditions meilleures. C'est cette espérance que nous donne la Bible, puisqu'elle annonce la fin de l'actuel ordre de choses agité, et l'établissement par Jéhovah d'un monde nouveau régit par la justice.

La télévision commerciale en Grande-Bretagne

De notre correspondant en Grande-Bretagne

L'INTRODUCTION en Angleterre de la télévision commerciale est depuis un certain temps l'objet de très vives controverses. L'Eglise anglicane et une grande partie du public se sont toujours opposées à cette innovation et jusqu'à présent les programmes de la télévision n'ont jamais comporté aucune réclame. C'est la B. B. C. (British Broadcasting Corporation), contrôlée par le gouvernement, qui a le monopole des programmes. Comme ses revenus dépendent des redevances pour postes de télévision et de radio, elle n'a que des ressources limitées. Actuellement douze millions de personnes paient une taxe pour un poste de radio et près de trois millions pour un poste de télévision. A ces dernières taxes il faut ajouter un subside de trois shillings retiré de chaque redevance radiophonique. Avec ces revenus la B. B. C. offre un programme varié d'environ cinq heures — en grande partie le soir. Par conséquent, aux yeux d'un Américain, la télévision en Grande-Bretagne manque d'intérêt.

On a soumis le litige au Parlement et à la Chambre des Lords; on a enregistré 157 voix contre 87 en faveur de la télévision commerciale. Il faudra toutefois attendre un ou deux ans avant qu'elle soit introduite. On s'opposait surtout aux programmes offerts par l'initiative privée; c'est pourquoi le gouvernement insiste pour qu'on appelle le nouveau système la *competitive television,* autrement dit un système susceptible de créer une certaine concurrence. Cependant les programmes ne seront pas offerts directement par le client pour la publicité, le public et les hommes politiques britanniques ayant fait clairement comprendre qu'ils ne voulaient pas de télévision à la mode américaine. Cette opposition à la télévision commerciale est due surtout à la mauvaise réputation de la télévision américaine et aussi à un incident qui se produisit aux Etats-Unis au cours du relais du couronnement. En Grande-Bretagne les clients pour la publicité n'offriront pas le programme et ne pourront pas s'en occuper. Le gouvernement a promis formellement qu'aucun programme ne sera interrompu par des réclames et qu'on nommera un comité compétent chargé de satisfaire tous les goûts.

Un porte-parole du gouvernement a répondu ce qui suit à une question posée à ce sujet: « Le gouvernement a donné sa parole qu'aucun programme ne sera offert par l'initiative privée et rien ne le fera changer d'avis à ce sujet. » Celui qui voudra faire de la publicité pour ses marchandises ne pourra qu'acheter du temps, et cette publicité sera indépendante du programme. Selon le ministre des Postes et Télégraphes, le client pour la publicité cherchera surtout « la contiguïté à un programme approprié ».

Au cours des discussions au Parlement, deux partis adverses se sont formés: l'un pour l'adoption du nouveau projet et l'autre contre. En général le public semble désirer un second programme, car celui de la B. B. C. est plutôt critiqué que vanté par la presse. Néanmoins il s'oppose formellement à ce que ce programme soit assujetti à un contrôle commercial, notamment à cause des résultats des enquêtes entreprises aux Etats-Unis. Celles-ci révèlent que les histoires dramatiques à épisodes et les scènes d'« horreurs » ont un très mauvais effet sur la jeunesse. La presse britannique a d'ailleurs beaucoup parlé de ces enquêtes effectuées aux Etats-Unis par des organismes éducatifs.

Une grande partie du public aurait préféré que la B. B. C. s'occupe également du deuxième programme mais d'autre part elle n'admet pas que la redevance augmente d'une livre, ce qui pourtant serait inévitable. Et puis cet autre aspect de la question a été exposé au parlement: « La main gauche ne fait pas concurrence à la main droite puisque toutes deux sont dirigées par la même tête. » De plus on prétend que si l'on introduisait la télévision commerciale, la B. B. C. ne pourrait, durant plusieurs années, la concurrencer en émettant un deuxième programme, vu les difficultés d'ordre technique entraînées par l'installation de plusieurs émetteurs dans un si petit pays.

Le projet actuel

Afin d'obtenir des programmes variés, on projette actuellement de nommer plusieurs comités ou compagnies d'exploitation privée. Ces compagnies produiraient les programmes sous la surveillance d'un comité directeur.

Le gouvernement accepte d'avancer les fonds pour trois stations émettrices à Londres, Birmingham et Manchester (et peut-être d'autres encore) jusqu'à concurrence d'un demi-million de livres que les compagnies de production devront rembourser par la suite. Elles escomptent des bénéfices grâce aux clients désireux de faire de la publicité pour leurs marchandises. Evidemment, le prix que le client sera disposé à payer dépendra de la qualité du spectacle. Environ quatre-vingts compagnies de production ont déjà introduit une demande d'autorisation. Les clients pour la publicité leur assureront un revenu et à leur tour elles payeront au gouvernement la location des émetteurs et des studios. Le gouvernement espère, lui aussi, faire un bénéfice. Une bande de publicité de trois à cinq minutes passera à l'écran toutes les heures, comme cela se passe au cinéma pendant l'entr'acte. Si elle figure dans la bande qui précède un programme populaire de music-hall, le faiseur de publi-

cité payera plus cher que si elle figure par exemple, dans celle qui précède un documentaire à 18 heures.

La B. B. C. ne dispose pas d'assez d'argent pour louer de grandes vedettes, c'est pourquoi on pense que grâce à la concurrence et aux plus grands revenus provenant de la publicité, on obtiendra des programmes plus variés. Pour un spectacle qui demande dix jours de préparation, la B. B. C. ne peut offrir que 150 livres à un artiste, alors que celui-ci peut en gagner mille par semaine au théâtre. Certaines vedettes acceptent de jouer à la télévision à cause de la grande publicité que cela leur fait, mais elles n'y restent pas. La B. B. C. a en outre beaucoup de difficultés avec les syndicats, surtout avec celui des musiciens. Ce syndicat ne permet pas l'enregistrement sur film d'un spectacle destiné à la télévision. Si les artistes pouvaient faire filmer le spectacle pour la télévision pendant la journée et travailler au théâtre le soir, les séances récréatives de la B. B. C. s'amélioreraient de cent pour cent.

Le gouvernement désire que les nouveaux programmes aient un niveau culturel aussi élevé que ceux de la B. B. C., bien que la majorité des sept millions de téléspectateurs en Grande-Bretagne estiment ceux-ci trop monotones. Disons que les émissions de la B. B. C. sont plutôt sérieuses. Généralement les pièces de théâtre sont excellentes, les documentaires sont préparés avec soin et la B. B. C. est à juste titre célèbre pour ses reportages télévisés des événements importants. C'est dans le seul domaine des séances récréatives que l'on critique ses services.

Les objections

Les adversaires de la télévision commerciale prétendent que toutes les émissions de radio et de télévision devraient dépendre des services publics. D'après eux, ce n'est pas en séparant — officiellement du moins — le producteur de sa source de revenus que l'on remédiera au plus gros inconvénient de la télévision commerciale. Les compagnies qui produisent les programmes auront besoin de beaucoup d'argent, et pour se le procurer elles seront obligées de se plier aux désirs des clients pour la publicité.

Au Parlement la question n'a soulevé aucun litige politique. Les membres des deux grands partis ont pris position pour ou contre, selon leurs sentiments personnels. Ceux qui s'opposent au nouveau projet déclarent: « L'attrait principal de ce projet ingénieux est qu'il crée un mécanisme susceptible d'assurer une concurrence. Malheureusement, les revenus dépendraient entièrement des clients pour la publicité et c'est là son défaut fondamental. Nous croyons qu'aucune censure n'est capable de remédier à ce défaut et qu'on assurerait plus efficacement la concurrence en créant un système de services publics concurrents. Dans ce cas les revenus proviendraient d'un partage des redevances que l'on pourrait et que l'on devrait augmenter considérablement. »

On a dit également: « Tôt ou tard, le client pour la publicité sera le maître, malgré le comité directeur et les pouvoirs dont ce dernier dispose. Les principes auxquels ce nouveau système s'efforcera de se conformer ne résisteront pas longtemps et finalement les intérêts et les goûts les plus bas l'emporteront. »

Ceux qui approuvent le projet d'un deuxième programme demandent: « De quel droit la B. B. C. décide-t-elle de ce que nous devons voir ou ne pas voir? » Selon eux, la télévision commerciale constitue le seul moyen d'obtenir un deuxième programme qui soit réellement bon. La concurrence est salutaire, disent-ils, et l'argent provenant de la publicité permettra aux téléspectateurs de jouir d'émissions bien équilibrées, comprenant des séances récréatives qui donnent satisfaction. Du moment que les programmes ne sont pas directement offerts par l'initiative privée et que le comité directeur maintient un contrôle approprié, on peut s'attendre à une saine concurrence et à des programmes plus variés. A la fin d'octobre 1953, le chiffre officiel du nombre total des redevances de la télévision était de 2 750 000.

Indubitablement, la télévision peut être un instrument contribuant au bien-être de l'humanité, mais aussi longtemps que durera l'ordre de choses de ce vieux monde il y aura des divergences d'opinions quant à son administration. Les peuples de la terre ne jouiront de tous les bienfaits de cette invention que lorsque Jésus-Christ prendra en main, en qualité de Roi du monde nouveau, toutes les affaires terrestres et les administrera pour le bien de tous et d'une façon complètement désintéressée.

LE COUCOU coureur est un oiseau moitié queue, moitié clown et intégralement « sprinter ». Bien des gens qui ne l'ont jamais vu savent toutefois que c'est un oiseau vraiment extraordinaire. Grâce à ses singulières habitudes sa renommée s'étend loin au-delà des frontières du Mexique et du Sud-Ouest des Etats-Unis où il demeure. Outre son nom officiel de *Géoccocyx Mexicanus,* il est connu sous divers surnoms tels que: coucou coureur, coucou terrestre, tueur de serpents et *paisano,* ce qui signifie « compatriote ». Oui, paisano est un natif de la zone des cactus. Il est avant tout, un fameux « sprinter ».

C'est sans doute à sa queue que *paisano* doit son aspect pittoresque. Elle mesure à peu près la moitié de sa longueur totale qui est d'une soixantaine de centimètres. On pourrait se demander pourquoi la nature l'a doté d'une aussi longue queue, alors qu'une plus grande envergure semblerait mieux indiquée pour un volatile. Pas pour le géoccocyx cependant, car à l'encontre des autres oiseaux qui s'envolent au premier

signe de danger, lui préfère se sauver à toutes jambes. Lorsqu'on le poursuit, il s'envole rarement mais détale comme une flèche, les ailes levées. Puisqu'il est capable de distancer un cheval, on comprend aisément la nécessité d'une telle queue; elle lui sert de frein!

A l'époque où l'on voyageait à cheval, le géoccocyx se plaisait à apparaître brusquement devant le cavalier et à courir, tête basse et queue rigide, distançant le cheval sans difficulté. Court-il uniquement pour le plaisir de courir, ou bien veut-il prouver au cheval qu'un oiseau ne doit pas nécessairement voler pour aller plus vite que lui? Quelle humiliation pour le noble coursier de voir ce paquet de plumes filant à toute allure devant lui! Le livre *Library of Natural History* relate comment un cow-boy à cheval poursuivit un géoccocyx à bride abattue pendant deux kilomètres, le coucou maintenant toujours son avance. Finalement, l'oiseau s'arrêta soudain et s'envola pour se reposer sur les hautes branches d'un arbre. Le cow-boy prit alors le volatile épuisé, sans aucune difficulté.

Le géoccocyx n'apprécie guère les véhicules motorisés. L'automobile roule bien trop vite pour qu'il puisse la distancer. Pourtant ce « sprinter » effronté, au plumage jaune clair et blanc, confond des automobilistes de l'Est des Etats-Unis qui voyagent pour la première fois dans le Sud-Ouest. Quel n'est pas leur étonnement quand ils aperçoivent un oiseau courant avec la plus grande aisance à côté de leur voiture, au moins sur une petite distance! Le livre *Birds of America* raconte l'anecdote suivante: « Les vieux géoccocyx qui prennent plaisir à distancer les chevaux, ne sont pas toujours habitués aux engins de locomotion actuels. Un jour, un de mes amis filait à grande vitesse sur la route d'Oracle quand un coucou coureur apparut devant la voiture et pendant un certain temps courut devant elle sur la route plate. Mon ami accéléra un peu. Le coucou jetant un regard en arrière, vit la voiture sans cheval qui se rapprochait. Quand le monstre arriva près de lui, l'oiseau prit peur. Il freina subitement en dressant la queue, fit un quart de tour à gauche et s'enfuit à toutes jambes entre les cactus! »

Est-il vraiment un tueur de serpents?

Du point de vue ornithologique *paisano* est un coucou, mais ceux qui l'ont vu à l'œuvre déclarent qu'il réunit les caractéristiques d'un clown et d'un casse-cou. Il a des manières séduisantes qui vous charmeraient sûrement. Certaines personnes le trouvent si intéressant qu'elles essayent de l'apprivoiser et de lui apprendre à attraper des souris et autres fléaux domestiques. Mais *paisano* estime ce travail monotone bien que sa gourmandise y trouve son compte. Ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle « tueur de serpents ». Quand un coucou coureur désire faire un repas copieux, il part à la recherche d'un reptile.

Certains ne croient pas le géoccocyx capable de venir à bout d'un redoutable serpent à sonnettes par exemple. Pourtant de nombreux livres attestent l'authenticité de ses exploits. En outre, le film *The Adventures of Chico* montre une lutte passionnante entre un coucou coureur et un serpent à sonnettes. C'est l'oiseau qui attaque. Avec agilité il danse autour du serpent avant d'engager une lutte à mort avec cette bête venimeuse du désert qui met en fuite la plupart des autres animaux. Sans crainte, le coucou prend l'offensive. Les longues pennes de sa queue dressées, il fonce sur sa victime, puis se retire lestement ou fait un bond adroit, prenant bien garde de rester hors d'atteinte des crochets affilés du reptile. Les petits yeux ronds du coucou sont tout brillants d'excitation. Mais que fait le serpent?

Ce redoutable tueur du désert est sérieusement agacé par les pincements répétés que lui inflige le bec acéré de son ennemi. Il devient tellement furieux que pendant un moment il semble avoir l'avantage. Agressif, il rampe rageusement ça et là, cherchant à s'élancer sur son adversaire ailé. Il s'enroule et se déroule et fait vibrer ses sonnettes menaçantes. Il dépense ses forces en coups meurtriers qui effrayeraient tout autre animal. Mais le coucou est courageux; jouant du bec et des griffes, il se précipite sur le serpent quand celui-ci est déroulé et par conséquent, dans l'impossibilité de frapper. Après quelques minutes de ce genre de combat acharné, le serpent décide qu'il en a assez et entreprend une retraite stratégique. C'est justement ce qu'attendait le coucou! Fondant sur son adversaire, il le saisit à l'arrière de sa tête en losange, le secoue avec férocité, puis le rejette, s'éloignant vivement des crochets dangereux. Le reptile faiblit visiblement, et ne tarde pas à succomber. Le tueur rampant est abattu!

Son menu

Un serpent constitue un festin splendide pour le géoccocyx, mais sa nourriture principale consiste en lézards. Même les petits coucous en mangent. Dans *Birds of America*, William Finley dit à ce sujet: « Certaines personnes accusent les coucous coureurs de tuer d'autres oiseaux, particulièrement des cailleteaux, mais nous avons constaté qu'ils se nourrissent presque exclusivement de lézards. Ils en apportent aux jeunes dans le nid presque aussitôt que ceux-ci sortent de l'œuf. Ils tuent d'abord le lézard puis l'enfoncent dans le gosier du petit, tête en avant. Pendant un moment la queue pend hors du bec de l'oiselet, mais au fur et à mesure que la tête est digérée, le jeune coucou avale le reste qui finit par disparaître complètement. »

Cependant, un menu bien équilibré comprend aussi des grillons, des coléoptères, des chenilles, des fruits et diverses graines. Le coucou accueille aussi favorablement des scorpions et des tarentules, et quand l'envie lui prend d'un morceau de choix, il recherche un escargot. Il s'élance d'un bond afin d'arracher l'escargot attaché à une feuille pointue de yucca; pour écraser la coquille, il s'y prend d'une autre manière que ses confrères « volants ». Au lieu de voler très haut et de laisser tomber l'escargot sur une roche, à la manière des aigles et des faucons, le coucou frappe le mollusque contre une pierre avec un mouvement saccadé de son long cou musclé et de son bec solide. Il brise la coquille en peu de temps, met le morceau friand au grand jour et le dévore.

Quand il n'est pas occupé à courir ou à manger, cet étrange coucou consacre parfois un peu de temps à chanter. Son chant consiste en une série de roucoulements. Le Dr G.-M. Sutton, qui a étudié ces oiseaux de près, le décrit en ces termes: « C'est ici (sur le bord oriental d'une mesa, sur un arbre mort ou un haut cactus) qu'il commence à roucouler, dirigeant son bec vers le sol de manière à toucher presque ses pattes. COU-COU-COU, OU-OU-OU-OU-OU chante-t-il, scandant les syllabes d'une voix rauque et gutturale et relevant un peu la tête à chaque « COU », jusqu'à ce que son bec soit dirigé vers le ciel, mais en même temps il baisse peu à peu le ton. Il commence la tête basse et le chant haut, et finit inversement. » — *American Birds in Color.*

Sans conteste, *paisano*, le coucou coureur, est un oiseau étrange et intéressant. Ses bizarreries témoignent de la variété infinie du monde ailé. Elles sont un hommage à la sagesse illimitée du grand Créateur. En créant le géoccocyx, Jéhovah fit un oiseau qui, sans posséder un plumage chatoyant, éveille pourtant l'intérêt de l'homme. Pour ceux qui le connaissent, c'est un véritable original, mais avant tout, c'est un « sprinter » hors ligne!

LE TABAC ET LE CANCER DU POUMON

Deux points de vue opposés - Lequel est désintéressé ?

LE DICTIONNAIRE de l'Académie française définit ainsi le mot « désintéressé »: « Qui ne fait rien par le motif de son intérêt particulier; hors de tout soupçon d'intérêt personnel; qui n'est ou ne peut être animé d'aucun sentiment de partialité. »

Lorsqu'on doit décider entre des opinions contradictoires, il est souvent utile de voir s'il existe un rapport entre ces opinions et les intérêts personnels de ceux qui les expriment. Aussi plausible que paraisse une déclaration, il est toujours sage de s'en méfier quelque peu si elle s'accorde avec les intérêts de celui qui l'émet.

Une controverse publiée récemment dans la presse en constitue un exemple frappant. Elle concerne la nocivité du tabac — surtout des cigarettes — que l'on tient pour responsable du cancer du poumon et d'autres maladies. Sous le titre « Une voix pour l'acquittement », la revue *Time* (7 décembre 1953) cite un passage assez long de la déclaration publique d'un certain Paul M. Hahn, président de la gigantesque American Tobacco Company. M. Hahn prétend que le tabac n'est pas nocif et ne provoque pas le cancer du poumon. Il dit entre autres: « Personne n'a encore prouvé que le cancer du poumon chez un humain est directement imputable au tabac ou à l'un de ses produits sous quelque forme que ce soit... Nous sommes convaincus que des recherches approfondies et impartiales... confirmeront l'opinion selon laquelle ni le tabac ni ses produits ne contribuent à l'augmentation du cancer du poumon. »

Par contre le *New York Times* du 9 décembre 1953 publie des témoignages d'experts tels que le Dr Adolph Alton Ochsner, ancien président de l'American College of Surgeons et l'actuel président de la section de chirurgie de l'école de médecine de l'Université Tulane à la Nouvelle-Orléans, le Dr Ernest L. Wynder, du Centre anticancéreux de Manhattan, le Dr Grace M. Roth, de la Fondation Mayo à l'université de Minnesota et le Dr Irving S. Wright, de l'école médicale de l'Université Cornell. Les témoignages de ces médecins s'accordent pour montrer que l'usage du tabac et particulièrement celui des cigarettes provoque le cancer et des troubles circulatoires.

Au dire du Dr Ochsner, les médecins « redoutent que d'ici une cinquantaine d'années la population masculine des Etats-Unis ne soit décimée par le cancer du poumon si la consommation de cigarettes continue à augmenter au taux actuel ». Sur la base de rapports fondés sur une étude de plus de 5000 victimes du cancer en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, au Danemark, en Tchécoslovaquie et aux Etats-Unis, les experts concluent que « l'usage prolongé et intense des cigarettes multiplie par vingt le risque de contracter le cancer du poumon ».

D'autres rapports indiquent que la nicotine est probablement une des causes principales d'affections cardiaques: « L'usage du tabac peut être mortel pour les personnes qui souffrent de troubles circulatoires. » Le Dr Ochsner fait remarquer, non sans ironie, que l'habitude de fumer pourrait avoir au moins un avantage: le grand fumeur risquant de succomber à une crise cardiaque, il ne vivrait pas assez longtemps pour souffrir d'un cancer du poumon!

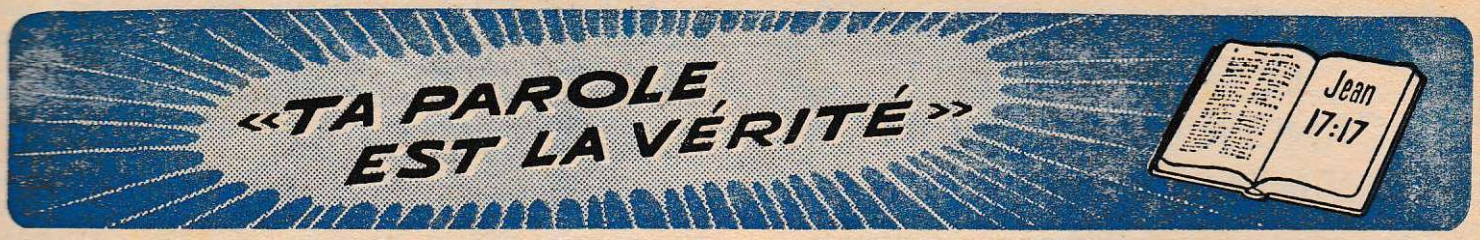
La question se pose: laquelle des deux opinions est désintéressée? Serait-ce celle de M. Hahn, président d'une manufacture de tabac dont le chiffre d'affaires annuel atteint un milliard de dollars? M. Hahn parle de recherches impartiales, mais est-il possible que son opinion soit impartiale? Dès que furent publiées les preuves qu'il existe réellement un lien entre l'usage du tabac et le cancer, les actions des plus importantes manufactures de tabac accusèrent la baisse la plus forte de l'année. Pour étayer leurs déclarations, les journaux citent les éminents médecins occupés aux recherches dans ce domaine tandis que M. Hahn ne produit aucune preuve à l'appui de son opinion contraire. Pourquoi tant insister sur le besoin de « recherches impartiales »? Se pourrait-il que M. Hahn s'intéresse davantage aux bénéfices de l'American Tobacco Company qu'à la vie et à la santé des citoyens des Etats-Unis?

On pourrait demander à cet industriel s'il est exact que depuis des années les manufactures de tabac s'efforcent de gagner la faveur des médecins en leur faisant de la publicité, en leur prodiguant des cigarettes gratuites, etc. N'est-il pas vrai que la plupart des médecins fument eux-mêmes et que par conséquent la publication de ces rapports est une critique de leur propre façon d'agir? En outre, plus il y a de cancer, plus il y a de travail et partant de bénéfices pour les médecins. En rendant public le résultat des recherches concernant l'effet du tabac sur la santé, les médecins agissent contre leur intérêt. Leurs mobiles ne sont vraisemblablement ni intéressés ni égoïstes.

A vous de juger lequel des deux avis est désintéressé...

POURQUOI DES MILLIONS DE PERSONNES VONT À L'ÉGLISE

Pourquoi des millions de fidèles de la chrétienté vont-ils à l'église? Le « Révérend » Dr Harry Emerson Fosdick, de la Riverside Church de New-York, fit récemment une déclaration dans laquelle il répondait d'une façon significative à cette question. Pour lui, les simples pratiquants viennent à l'église soit pour « faire antichambre », soit parce qu'ils sont les thuriféraires de prédicateurs en vogue, ou bien pour se recueillir. Pour le Dr Fosdick les types de pratiquants qui se rencontrent le plus couramment sont les suivants: « Ceux qui, par habitude, sacrifient chaque dimanche matin aux coutumes et convenances; ceux qui vont voir les prédicateurs en renom comme ils iraient voir une vedette de cinéma; ceux qui pensent que la religion n'est pas une mauvaise chose en soi et qu'elle est de mise dans la vie de famille, d'autant plus que cela ne nuit pas à la bonne réputation; les esprits sectaires aussi, qui sortent de l'église plus endurcis que jamais dans leur fanatisme; enfin, ceux qui viennent là simplement pour trouver la paix de l'esprit ou pour être bercés par la musique et les prières. » — *New York Times*, 23 novembre 1953.



L'enseignement et l'expérience

L'EXPÉRIENCE est souvent considérée comme le meilleur maître. Mais en est-il bien ainsi? Jéhovah Dieu, par exemple, a-t-il acquis par expérience son infinie sagesse? Dans sa Parole nous lisons que « c'est par la sagesse que Jéhovah a fondé la terre, par l'intelligence qu'il a affermi les cieux. C'est par sa science que les abîmes se sont ouverts, et que les nuages distillent la rosée. » Elle demeure muette concernant un enseignement reçu par expérience. Comment cela serait-il possible puisque Dieu « dès le commencement annonce la fin », avant même qu'il puisse être question d'expérience. Le prophète Esaïe demanda, poussé par l'esprit de Dieu: « Qui a dirigé l'esprit de Jéhovah? Qui a été son conseiller et lui a appris quelque chose? Avec qui a-t-il tenu conseil, pour en recevoir de l'instruction? Qui lui a enseigné le sentier de la justice? Qui lui a appris la sagesse et montré le chemin de l'intelligence? » Evidemment personne. Personne ne peut être comparé à Jéhovah. Comment donc pourrait-il avoir l'expérience pour maître? — Proverbes 3: 19, 20; Isaïe 46: 10; 40: 13, 14, *Crampon 1905*.

A ceux qui veulent obtenir la vie, Jéhovah ne dit pas que l'expérience est le meilleur maître. Il a fait écrire que tous ses « enfants seront instruits par l'Eternel » et non par l'expérience. Son Fils Jésus-Christ déclara pour sa part: « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » — Esaïe 54: 13; Jean 17: 3, *Synodale*.

L'expérience n'est pas non plus ce qu'il faut à ceux qui n'en ont pas, car les proverbes inspirés ont été donnés « pour connaître la sagesse et l'instruction, pour comprendre les paroles de l'intelligence; pour recevoir des leçons de bon sens, de justice, d'équité et de droiture; pour donner aux simples du discernement, au jeune homme de la connaissance et de la réflexion ». Une sage réprimande est plus instructive qu'une pénible expérience et la personne sage tirera davantage de profit d'une réprimande qu'un insensé qui essaiera d'apprendre par expérience: « Une réprimande fait plus d'impression sur l'homme intelligent que cent coups sur l'insensé. » — Proverbes 1: 1–4; 17: 10.

Quand l'expérience égare

Bien que Dieu ait donné une mise en garde contre l'orgueil et la rébellion, Satan le Diable a appris par expérience que la rébellion contre Jéhovah aboutit à une chute humiliante. Il semblerait cependant que l'expérience qu'il fit en étant précipité des cieux après 1914 ne lui ait rien appris, car depuis il a continué de combattre l'organisation théocratique de Jéhovah avec plus de force encore qu'auparavant, en attendant d'être anéanti.

Le Diable incita le premier couple humain à le suivre dans sa rébellion. L'expérience de nos premiers parents eut pour effet de les précipiter dans le péché et dans la mort, entraînant avec eux la famille humaine tout entière. Cependant, aucune des rudes expériences qu'ils firent après avoir été chassés de l'Eden par suite de leur désobéissance ne leur apprit qu'ils avaient à se repentir et à confesser leur faute.

Dans la condition de dégradation où elles se trouvèrent ensuite, les créatures humaines ne tirèrent pas instruction avec humilité des erreurs qu'elles avaient commises; les souffrances que l'expérience leur fit endurer ne surent que les précipiter plus bas encore. Les hommes abondent en expériences mais manquent de sagesse. Voici en quels termes s'éleva contre les « sages » contemporains de Job le jeune Elihu, relativement inexpérimenté: « Je suis jeune, et vous êtes des vieillards; c'est pourquoi j'ai craint, j'ai redouté de vous faire connaître mon sentiment. Je disais en moi-même: Les jours parleront, le grand nombre des années enseignera la sagesse. Mais en réalité, dans l'homme, c'est l'esprit, le souffle du Tout-Puissant, qui donne l'intelligence; ce n'est pas l'âge qui procure la sagesse, ce n'est pas la vieillesse qui rend capable de juger. » Elihu comprenait que ni l'expérience ni les années d'étude n'apportent une véritable sagesse s'il n'y a pas, en outre, l'esprit de Jéhovah Dieu. — Job 32: 6–9; Apocalypse 12: 9, 13, 17.

Le roi Salomon avait reçu la sagesse mais il chercha à l'étendre au moyen de l'expérience. Il est possible qu'il apprît des choses utiles par son expérience, mais celle-ci lui apprit également que le mariage avec les femmes païennes conduisait à la folie de l'adoration des démons et à l'abandon de l'adoration de Jéhovah ainsi qu'à la perte de sa faveur. Le fait d'acquérir cette connaissance par expérience lui a coûté la possibilité de vivre dans le monde nouveau. Il n'est ni nécessaire ni sage de chercher à déterminer par expérience la valeur des choses, et sans doute est-ce le comble de la folie que de s'adonner au péché pour apprendre « de première main » ce qu'il est.

Les moqueurs contemporains de Noé ne voulaient apprendre que par expérience. Le message que Dieu leur transmettait par Noé ne leur suffisait pas. Ils apprirent, mais ce fut au prix de leur vie; l'expérience leur fut le plus mauvais de tous les maîtres. La nation d'Israël également voulut ignorer les réprimandes de Dieu et, comme l'insensé, s'exposa aux assauts et à l'oppression de ses ennemis uniquement pour avoir refusé l'enseignement de Dieu. Régulièrement elle retombait dans les mêmes erreurs et s'attirait les mêmes tribulations, jusqu'au jour où elle provoqua sa propre ruine. L'expérience ne lui enseigna rien qui fût d'un profit durable.

De nos jours les chrétiens commettent également des erreurs et s'attirent ainsi des expériences désagréables. Néanmoins s'ils sont humbles et sages, ils tireront pro-

fit de la réprimande que Jéhovah leur fait dans son amour. Ce ne sont pas les expériences pénibles que nous nous attirons mais la correction et l'enseignement de Jéhovah qui nous instruisent et nous guident dans la justice.

Le monde est-il un piètre élève?

Puisque le présent monde prétend que l'expérience est le meilleur maître, il faut en conclure que le monde est un piètre élève. Après s'être adonnés au péché pendant les milliers d'années passées, ses habitants n'ont pas encore appris à l'éviter. L'expérience qu'ils ont acquise dans l'immoralité et le blasphème n'a fait que les attacher plus étroitement encore à leurs mauvaises habitudes, à tel point que maintenant ils sont si bas que leur condition correspond à celle qui avait été prédite pour les derniers jours. A mesure que les générations nouvelles répètent l'histoire sordide de celles qui les ont précédées, ce vieux monde assiste sans se lasser aux guerres sanglantes et aux crimes odieux; mais toute cette expérience ne lui sert de rien comme elle ne sert de rien à la présente génération qui livra deux guerres mondiales et qui se prépare à l'éventualité d'une troisième. Semblable à la truie lavée qui retourne au bourbier et au chien qui revient à ce qu'il a vomi, le monde n'apprend rien par l'expérience et continue pourtant de dire que l'expérience est le meilleur maître. A Harmaguédon, ce « meilleur maître » fera faire au monde la pire de toutes ses expériences, celle de la mort.

Cependant, les personnes de bonne volonté envers Dieu ne croient pas qu'elles ont besoin de se livrer délibérément au péché pour apprécier la moralité, ou souffrir la mort pour connaître la valeur de la vie, ou encore subir le déchaînement de la puissance de Jéhovah à Harmaguédon pour être convaincues qu'il la possède. Elles se tournent vers Jéhovah Dieu et vers Jésus-Christ et c'est en eux qu'elles voient les meilleurs Maîtres. Nous avons besoin de leur connaissance et de leur sagesse infinies. Nous avons besoin de maîtres par excellence pour apprendre à éviter les pièges subtils de Satan. Ces Instructeurs nous les avons en Dieu et en Christ. La Bible est le Livre par lequel ils nous instruisent. Suivez donc son enseignement afin de vivre.

LES BORINQUENS PRIMITIFS DE PORTO-RICO

De notre correspondant à Porto-Rico

ON TROUVE dans certains musées un spécimen d'une grande valeur archéologique: un celt, ou burin primitif. Cet outil rudimentaire est étroitement lié à l'histoire d'un peuple disparu depuis longtemps: les Indiens Borinquens.

Le chef de ces Indiens s'appelait le « *cacique* ». Sa maison, la plus grande du village, contenait les idoles de la communauté, consistant en images et figurines de bois et de pierre représentant les esprits, ou *zemis*. Cette maison était en même temps le temple où l'on célébrait le culte, qui comportait des prières et des cérémonies compliquées. Les autres foyers du village n'étaient ni des tentes ni des huttes en torchis, mais des cabanes en bois et en jonc disposées autour d'une place où avaient lieu les jeux et les fêtes.

Les Borinquens étaient trapus et musclés. Habitués à se frayer un chemin dans les broussailles ou à escalader péniblement les montagnes, ils avaient les jambes et les pieds robustes. Chez eux une boîte cranienne aplatie était un trait de grande beauté. Quand un garçon naissait, sa mère lui bandait la tête, la comprimant entre deux petites planches, l'une contre le front, l'autre derrière le crâne. Celui-ci s'allongeait et s'aplatissait, ce qui rendait les yeux saillants. Plus le front était plat et les yeux saillants, plus l'enfant était beau, selon les conceptions des Borinquens. On lui aplatissait également le nez afin d'en élargir les narines. Ces Indiens portaient leur longue chevelure rude et noire nouée sur le front ou attachée derrière leur crâne étroit et cela leur donnait un aspect plus bizarre encore.

Les chefs et les funérailles

Il existait une hiérarchie parmi les *caciques*. Cette fonction se transmettait de père en fils, mais si un cacique n'avait pas de fils, il léguait ses prérogatives, non pas à son frère ou au fils de son frère, mais au fils de sa sœur.

Il semble que la vie de la communauté gravitait autour de ce personnage important. Son aspect extérieur le distinguait du commun peuple. Il portait autour du cou un pendentif en or, emblème de sa charge, avec un collier de perles semblables à des billes, et sur la tête une large couronne de minuscules pierres vertes et rouges entremêlées de pierres plus grosses de couleur blanche. Au milieu de son front était fixé un gros bijou et à chaque oreille était suspendue une plaque d'or. Pour tout vêtement, il portait une ceinture du même travail que la couronne.

Son épouse favorite était parée de la même façon que lui, avec en plus des bourrelets de coton qui lui entouraient les bras au-dessous de l'épaule et les jambes au-dessous du genou. Les autres femmes du *cacique*, souvent au nombre de vingt-cinq ou trente, jouissaient des mêmes droits que la favorite qui n'exerçait aucune autorité sur elles. Elles vivaient toutes sous le même toit.

A la mort du *cacique*, deux de ses femmes, généralement des favorites se laissaient ensevelir vivantes avec leur seigneur défunt. Parfois quelques-unes de ses autres épouses réclamaient le même « privilège ». Les autres veuves devenaient la propriété du successeur.

Les Borinquens craignaient beaucoup la maladie et la mort. Il est lamentable de constater quelle aveugle confiance ils

témoignaient aux prêtres menteurs ou *boii* (serpents) qui prétendaient les aider. Ces prêtres avaient pour fonction de consulter les *zemis*, d'invoquer leur aide en temps de guerre comme en temps de paix et de guérir les malades. Ils offraient aussi des sacrifices aux idoles qui étaient sous leur garde et pratiquaient des rites secrets pour obtenir d'elles la pluie et une bonne récolte. Ils présidaient les cérémonies religieuses et conduisaient les danses publiques. Leur « travail » se faisait généralement la nuit, plus propice aux tours de passe-passe destinés à abuser les crédules. Le *boii* prétendait posséder non seulement le pouvoir de guérir les malades mais également celui de rendre malades ceux à qui il voulait faire du tort. Il n'hésitait pas à effrayer le patient en lui faisant croire que son état était dû à sa négligence envers son *zemi*, soit qu'il ne lui eut pas construit un temple, soit qu'il ne l'eût pas prié ou qu'il ne lui eût pas fait d'offrandes de nourriture. Aussitôt guéri, le malade se hâtait de réparer ses « manquements ».

Quand un malade avait recours aux bons offices du *boii*, on préparait d'avance une petite table où l'on plaçait une offrande de pains de cassave pour apaiser l'esprit maléfique. Le *boii* pénétrait dans la pièce, portant un morceau de tabac allumé, et prenait place sur un siège. Il prenait le tabac en bouche, avalait et exhalait des bouffées de fumée cinq ou six fois de suite, frappant en même temps le sol du pied gauche. Il écrasait alors le tabac et le répandait dans l'air. A ce moment le diable était censé apparaître en personne, secouer la maison et répondre aux questions du *boii*. En l'occurrence le « diable » était un assistant expérimenté du *boii*. Il déclarait généralement que la maladie n'était pas mortelle. Les deux compères appuyaient alors sur les parties du corps malades et faisaient semblant d'en retirer des épines et des éclats d'os, de bois et de pierre, cause présumée du mal. Puis ils mouillaient l'endroit de salive et le suçaient, faisant croire au patient qu'ils retiraient ainsi le venin de son corps.

La chasse, la pêche et la construction des pirogues

Les Borinquens préféraient le pain, les fruits et diverses racines, mais ils se nourrissaient également de viande et de poisson. Ils organisaient des parties de chasse à certaines époques de l'année. Ils encerclaient un endroit déterminé et traquaient le gibier au moyen de feux pour pouvoir le capturer ou le tuer. Ils prenaient le poisson au filet ou se servaient de harpons à pointe d'os ou de coquillage. Avant de manger le gibier, ils en prenaient une partie qu'ils donnaient au *cacique* ou dont ils faisaient offrande aux dieux. Mais jamais les Borinquens ne considéraient la chasse ou la pêche comme un sport ou un amusement.

Pour la pêche et les expéditions aux îles avoisinantes, les Borinquens se servaient de canots. Leur adresse à construire de petites embarcations bien équilibrées à une ou deux places ou de grandes pirogues capables de prendre la mer et de transporter une centaine d'hommes est d'autant plus surprenante qu'ils ne connaissaient pas le fer et ne disposaient que d'outils en pierre. Ils étaient fiers de leurs pirogues ornées de sculptures et de dessins compliqués.

Leurs croyances

Puisque l'instinct pousse les hommes à adorer quelqu'un ou quelque chose, il est tout naturel que les Indiens Borinquens, dépourvus de connaissances bibliques, y aient suppléé par des produits de leur imagination. Ils croyaient qu'un grand esprit ou *zemi*, nommé Makonaima, créa les cieux et la terre. Il planta des arbres et leur fit produire de bons fruits. Mais il se sentait seul car il n'existait dans le monde entier aucune créature vivante. Un jour qu'il était assis au bord d'un fleuve à l'ombre d'un fromager, Makonaima enleva un peu d'écorce à l'arbre, coupa cette écorce en petits morceaux et en jeta quelques-uns en l'air; ils devinrent des oiseaux de toutes tailles. Certains étaient rouges, d'autres jaunes, d'autres encore bleus, car dans l'air les morceaux d'écorce avaient pris les teintes du coucher de soleil. Makonaima jeta d'autres morceaux dans l'eau et ils devinrent de gros et de petits poissons. Il jeta le reste par terre, créant des hommes gros et maigres et toutes sortes de bêtes.

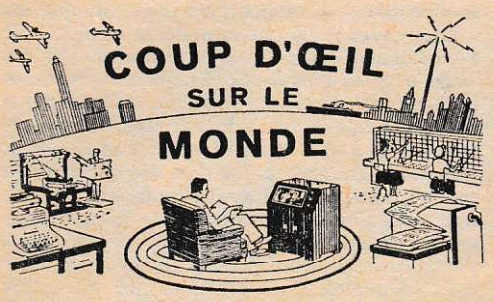
Le mal, racontait-on également, avait pris naissance dans le monde à cause d'une erreur d'un jeune Indien nommé Maconaura. Ce jeune homme tendait journellement ses filets dans le fleuve près de chez lui. Un jour il surprit un alligator en train de manger les poissons de son filet et le tua d'un coup de flèche. Il vit alors, non loin de là, une jeune fille qui pleurait et l'emmena auprès de sa mère. Aguanaita — c'était le nom de la jeune fille — y demeura plusieurs années et devint la femme de Maconaura qui s'était épris d'elle. Plus tard, il la reconduisit chez ses parents. Jusqu'alors il avait toujours ignoré que l'alligator était le frère d'Aguanaita. Des querelles naquirent au sein de la famille et finalement le père d'Aguanaita s'emporta si fort qu'il enfonça une flèche dans l'œil de Maconaura qui en mourut. Les deux familles, courroucées, se combattirent avec une haine croissante. C'est alors que la nature changea soudain. Le vent commença à déraciner les arbres, le tonnerre retentit et la foudre tomba; les animaux se mirent à s'entre-dévorer. Depuis lors, les hommes et les bêtes s'entre-tuent et le mal règne.

Ces histoires paraissent peut-être enfantines, mais les Borinquens y croyaient sincèrement. Malgré leur amour de la paix, ils durent combattre les Espagnols qui les vainquirent, les opprimèrent ou les réduisirent en esclavage. C'est ainsi que les Borinquens disparurent en tant que nation. De nos jours cependant, du sang borinquen mélangé à du sang espagnol, africain et autre, coule dans les veines des habitants de Porto-Rico. Certains d'entre eux ont même les traits indiens et présentent encore les caractéristiques de leurs ancêtres.

Si ce burin primitif du musée pouvait parler, sans doute nous raconterait-il beaucoup de choses que nous ignorons sur le peuple aimable et pacifique qu'étaient les Borinquens.

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Quelle différence y a-t-il entre la connaissance et la sagesse? p. 3, § 7.
- Qu'est-ce que la fête du Homowo? p. 4, § 2.
- Les gros avions de transport commerciaux sont-ils aussi sûrs que les automobiles? p. 5, § 9.
- Quel est l'inconvénient du voyage par avion? p. 6, § 10.
- Quel endroit de la terre ne connaît pas l'électricité, le cinéma, les tribunaux, la police et les chiens? p. 7, § 9.
- Pourquoi le public de la Grande-Bretagne s'oppose-t-il aux programmes de télévision offerts par l'initiative privée? p. 8, § 4.
- Comment un certain coucou s'y prend-il pour tuer les serpents à sonnettes? p. 10, § 5.
- Que montrent les recherches impartiales concernant l'usage du tabac et le cancer du poumon? p. 11, § 5.
- Comment le monde a-t-il prouvé que l'expérience était un piètre pédagogue? p. 13, § 1.
- Comment les Indiens Borinquens de Porto-Rico racontaient-ils l'histoire de la création? p. 14, § 4.



Echec du « pool atomique » mondial

Le 8 décembre dernier, le président Eisenhower prononça un discours devant l'Assemblée générale des Nations unies, dans lequel il proposa la création d'un organisme international pour l utilisation pacifique de l'énergie atomique (voir cette rubrique dans notre numéro du 8 janvier). Pour justifier son appel, il invoqua « la probabilité de la destruction de la civilisation ». Prenant la parole à l'occasion du bicentenaire de l Université Columbia, à New-York, le chef d'Etat américain donna un compte rendu des résultats obtenus jusqu'à maintenant dans le domaine de l'internationalisation de l'énergie nucléaire. Il dut avouer que les conversations à ce sujet avec l'U. R. S. S. ont été « des plus décevantes ». M. Eisenhower déclara, notamment: « Dans le cadre des efforts que nous avons entrepris pour trouver le moyen d'éviter que le miraculeux génie de l'homme soit utilisé en vue de détruire le genre humain, et pour qu'il serve au contraire des œuvres de vie, des échanges de vues par écrit ont eu lieu entre les Etats-Unis et l'Union soviétique. A Berlin et à Genève le secrétaire d'Etat, M. John Foster Dulles, a personnellement conféré avec le ministre des affaires étrangères soviétique, M. Molotov. Ces contacts n'ont pas produit les résultats que nous recherchions... Même les hommes du Kremlin doivent comprendre qu'avant tout l'humanité se trouve maintenant devant la perspective d'une vie meilleure pour chacun. Sa réalisation exige seulement que les savants de chaque nation se concentrent sur les moyens de réaliser une vie meilleure plutôt que sur l'étude des instruments de mort brutale. » Etant donné l'attitude de l'U. R. S. S. envers le « pool atomique » proposé, le président Eisenhower déclara que les Etats-Unis iraient de l'avant avec le projet, même sans la participation du bloc communiste. Cela revient à dire que le projet a échoué, car n'avait-il pas pour but d'unir les deux blocs dans l'utilisation pacifique de l'atome ?

Le Canada restreint ses engagements internationaux

Une des preuves les plus évidentes de l'échec de l'O. N. U. dans le domaine de la paix mondiale est le nombre toujours croissant de traités et de pactes qui existent parmi les nations-membres. Outre le Traité de l'Atlantique-nord (l'O. T. A. N.) et la Communauté européenne de défense (la C. E. D., que seules la France et l'Italie n'ont pas encore ratifiée), il existe le pacte A. N. Z. U. S., entre les Etats-Unis, l'Australie et la Nouvelle-Zélande pour la défense du Pacifique du Sud, et maintenant l'Amérique propose un système de défense asiatique, destiné à refouler le communisme dans l'Asie du Sud-Est. De tels traités impliquent toujours pour les signataires de gros frais et souvent des engagements militaires. Plusieurs Etats trouvent que ces fardeaux deviennent trop lourds. La Grande-Bretagne s'abstient de la C. E. D. à cause de ses engagements dans le Commonwealth. La France hésite à ratifier le traité de la C. E. D., craignant que ses engagements en Indochine et dans le reste de l'Union Française ne lui permettent pas de faire contrepoids en Europe à l'Allemagne qui, elle, n'a aucun engagement ailleurs.

Cette attitude de réserves envers la politique actuelle des Etats-Unis a récemment trouvé un appui dans le Canada. Dans un discours prononcé devant la Chambre des Communes à Ottawa, M. Lester Pearson, ministre canadien des affaires extérieures, fit savoir que le Canada n'est pas disposé pour l'instant à prendre part à un éventuel système de défense asiatique. Le ministre déclara: « Quant à l'acceptation d'engagements militaires et politiques spéciaux, il y a une limite à ce que peut faire un pays qui possède les ressources et la population (environ quinze millions) du Canada. Nos forces en hommes et en matériel sont limitées, et nos engagements sont déjà lourds. Les engagements de l O T. A. N. sont tels qu'ils limitent ce que le Canada peut entreprendre, au point de vue militaire ou autre, non seulement dans le Sud-Est asiatique mais ailleurs. S'il est vrai que la paix est en danger là où l'agression communiste existe, il est également vrai qu'on ne saurait attendre du Canada qu'il accepte des engagements de défense dans toutes les régions où des mesures collectives peuvent être opportunes. » Quelques jours plus tard, s'adressant à l'Association d'histoire canadienne, M. Pearson invita les Etats-Unis à assouplir leur politique étrangère, disant entre autres: « Il existe des situations où une politique trop rigide peut se révéler coûteuse, et même désastreuse. Brûler les ponts devant soi peut paraître courageux et décisif, mais c'est rarement prudent et ce n'est certainement pas la façon qui convient pour aborder les problèmes internationaux. » Certes, le Canada a uni sa destinée à celle de l'Ouest et plus particulièrement à celle des Etats-Unis, mais cette attitude d'indépendance ne manque pas de susciter l'admiration des hommes d'Etat de certains pays européens qui ont perdu la liberté d'expression vis-à-vis du grand créditeur américain.

Le cardinal Spellman exhorte les Français

A l'occasion de l'inauguration d'une campagne de souscription pour la construction d'une église catholique américaine à Paris, le cardinal Spellman, archevêque de New-York, prononça un discours qui ne manqua pas de verve. Se référant à la bataille de Dien-Bien-Phu, le prélat américain déclama: « Le cor de Roland qui, il y a près de douze siècles, sonnait dans le défilé de Roncevaux et battait le rappel des hommes de Charlemagne, a sonné de nouveau sur le plateau de Dien-Bien-Phu. [La référence à Charlemagne, fondateur du Saint Empire romain germanique, n'est pas sans intérêt.] En entendant cette diane, invitant les hommes libres dans le monde entier [mais surtout en France] à se réveiller et à montrer le même esprit que ces quelques héros qui, des cendres de la défaite, ont su faire surgir les flammes de l'espérance, notre âme fut profondément remuée... Quelle qu'ait été la vaillance des combattants, nous sommes forcés d'admettre que le temps dont dispose le monde libre est en train de s'épuiser rapidement. Le domaine de la liberté n'a fait que se rétrécir pendant les années décisives que nous venons de vivre et il risque de se rétrécir encore davantage, si nous ne mettons pas fin à notre indécision à l'égard de la menace communiste. [Exhortation assez nette aux Français à cesser leurs tergiversations au sujet de la Communauté européenne de défense.] C'est Lénine qui a dit que la route de Paris passe par Pékin et Delhi. N'est-ce pas assez pour que nul d'entre nous ne puisse prétendre se désintéresser de ce qui arrive en Extrême-Orient? [Exhortation à poursuivre la lutte en Indochine.] Tôt ou tard nous qui sommes libres, mais que nos ennemis ont marqués pour l'esclavage, on tentera de nous broyer sous les roues meurtrières de la machine communiste. A cet égard n'ayons pas d'illusions. Nous sommes frappés de la même sentence de mort qui a déjà été appliquée aux peuples libres dans les pays asservis aujourd'hui par la Russie. Qu'on ajoute à cela que nous ne pouvons pas, hélas! ignorer qu'au milieu de nous, constamment au travail, il existe encore une petite bande de traîtres. [Réprimande à cause du nombre inquiétant de Français qui votent « communiste ». Plus loin dans son discours, le cardinal parla du « scandale qui résulte de l'existence d'un grand nombre de communistes dans le monde occidental », et personne n'ignore qu'après l'Italie catholique, la France a le plus grand nombre de communistes.] Y a-t-il dans l'histoire, poursuivit-il, un autre exemple d'un tel mélange de tyrannie et de duplicité? Un ennemi qui parle le langage de la paix, au moment même où ses mains sont rouges du sang de ses victimes — un ennemi qui fait circuler dans le monde entier des appels en faveur de la paix, qui, au même moment, dépense des sommes extravagantes pour préparer la guerre, et qui cherche à créer partout une atmosphère de fermentation et de malaise — un ennemi qui parle de soulager la misère des masses, alors qu'il les écrase et les fait sombrer toujours plus profondément dans le bourbier de l'esclavage — un ennemi [ce qui semble être le plus grave aux yeux du cardinal] qui dénature les mots du président Eisenhower, et qui déforme la signification du message du Saint-Père, en prétendant concilier communisme et christianisme!... Je le répète, nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. N'attendons pas que les canons soient en position. » Il ajouta que le « cor de Roland » avait sonné une nouvelle fois pour réveiller la chrétienté.

Réactions au discours du prélat américain

Ce discours quelque peu agressif du cardinal Spellman, prononcé en plein milieu de la conférence de Genève, produisit des réactions variées en France. Ceux qui espéraient voir cette conférence aboutir à une solution pacifique en Indochine trouvèrent les propos du prélat peu heureux. Ecrivant sous la rubrique « Libres opinions » dans *Le Monde* du 30–31 mai, M. Gilles Ferry opina: « Les déclarations épiques proférées par le cardinal américain à la fin d'un dîner et qui prolongeaient celles de l'*Osservatore romano* ont fait sourire plus d'un à un moment où il n'en avait guère envie... Cette aisance à tirer de la mort d'autrui des leçons à l'égard d'autrui a quelque chose de moliéresque... Si les appels à la croisade lancés de l'extérieur et scandés de coups de trompette constituent une exploitation inacceptable du

drame de Dien-Bien-Phu et sont éprouvés par les Français à la fois comme une offense et comme un péril, le chrétien se sent en outre atteint au cœur même de sa foi. De la bouche d'un cardinal, fût-il américain, cette condamnation sans appel d'une moitié du monde, ce rapprochement non équivoque d'Eisenhower et du Saint-Père, cette suspicion délibérée à l'égard des offres de paix de l'adversaire, demeurent déconcertants... A aucun prix le chrétien du XXe siècle conscient des progrès accomplis depuis le moyen âge dans les rapports de l'Eglise et des peuples, n'accepte de retourner à une perspective de chrétienté avec ses inquisitions et ses croisades: ce serait aujourd'hui la négation même de sa foi. Est-ce un hasard? La grande presse s'est montrée beaucoup plus discrète au sujet des paroles prononcées à plusieurs reprises ces temps derniers par le cardinal Feltin, président international de *Pax Christi,* dans lesquelles il était demandé à tous ceux qui détiennent quelque responsabilité de tout mettre en œuvre, par-dessus les divergences d'idéologie ou d'intérêts, pour faire prévaloir les solutions de conciliation sur les méthodes de violence. »

Cette dernière remarque fait ressortir les divergences de vues qui existent au sein de l'Eglise elle-même quant à l'attitude qu'elle doit adopter en face de la menace communiste. En effet, il semble que les Eglises américaine, allemande, espagnole et canadienne s'opposent à toute coopération des catholiques avec les libéraux, les athées ou les communistes, tandis que certains milieux de l'Eglise italienne ainsi que l'Eglise française soient plus favorables à la « tendance moderniste » — moins intransigeants que les « intégristes ». La condamnation vaticane de l'expérience des prêtres-ouvriers en France ainsi que les mesures prises contre certains dominicains libéraux français indiqueraient qu'actuellement les « intégristes » l'emportent, et la nomination récente d'un nouveau nonce apostolique à Paris a été interprétée par certains comme ayant pour but d'éviter une déviation « moderniste » du clergé français. Vus à la lumière de ces faits, on comprend pourquoi les propos du bruyant cardinal américain n'aient pas été accueillis avec plus d'enthousiasme en France, et qu'un homme aussi catholique et aussi français que François Mauriac ait pu écrire: « Je songe à ce monde qui vient, où les Etats-Unis seront la nation catholique la plus puissante. » Songe ou cauchemar?

« QUE DIEU SOIT RECONNU POUR VRAI! »

CECI est particulièrement important quand il s'agit de questions vitales. Ne soyez pas indifférent au point de permettre à autrui de vous imposer son opinion sur des doctrines d'une si haute importance que « le monde à venir », la vie future et les enseignements religieux en général. Dans son épître aux Romains, chapitre 3, verset 4, l'apôtre Paul écrivit: « Que Dieu, au contraire, soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur. »

VOULEZ-VOUS connaître les enseignements bibliques sur le baptême, la destinée de la terre, l'enfer, les jours de jugement, la prière, la rançon, la résurrection, le retour du Christ, le signe des derniers jours? Voulez-vous savoir aussi ce que disent les Saintes Ecritures de la trinité? Le livre « *Que Dieu soit reconnu pour vrai!* » (350 pages) rassemble les passages bibliques qui éclairent ces sujets et bien d'autres. Cet ouvrage vous permettra de vous assurer rapidement de ce que la Bible en dit, et aussi de renseigner vos semblables. Vous recevrez ce précieux volume contre la modique somme de 175 fr. français, 25 fr. belges ou 2 fr. suisses envoyés à l'une des adresses ci-dessous.

Association « Les Témoins de Jéhovah »
3, Villa Guibert, Paris 16e
(Compte chèques postaux: Paris 6072-27)

Watch Tower
28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3
(Compte chèques postaux: 969.76)

Watch Tower
39, Allmendstrasse, Berne 22
(Compte chèques postaux: III 3319)